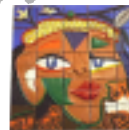




VIVRE à *Mont-Calme*

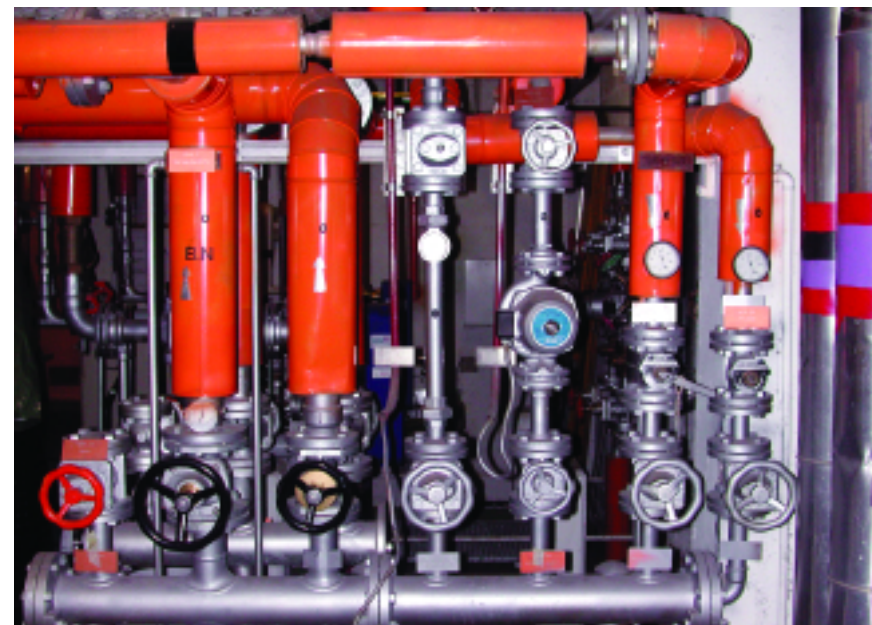
LE JOURNAL DE LA FONDATION

mars 2004



N°18

Au cœur de Mont-Calme



La kalachnikov de Lulu - récit

Le diamant, pureté née de la terre

Sommaire

Mes 250 mots..._____	2
La kalachnikov de Lulu_____	3
Au cœur de Mont-Calme _____	7
Des amis de longue date_____	11
Le diamant, né de la terre ____	12
Absences: le taux doit baisser	13
Le centre de formation _____	15
J'aime / j'aime pas_____	16
En Bref_____	17

"Vivre à Mont-Calme" est le titre d'une chanson écrite par M. Jacques Rossi durant son séjour dans la maison.

Rédaction



Journal "Vivre à Mont-Calme"
Fondation Mont-Calme
Rue du Bugnon 15
1005 Lausanne
Tél. 021/310 33 33
Fax. 021/310 33 22
e-mail: jacques@montcalme.ch
url: www.vivre-vivre.ch

Ont collaboré à ce numéro:
Alba Garcia
Christophe Bisenz (dessin)

Corrections :
Renata Stoll, Isabelle Guisan

Mise en page et réalisation:
Jacques Lambelet, Isabelle Guisan

Parution : 4 fois par année, nombre d'exemplaires : 500

Date de sortie du prochain numéro: 16 juin 2004

Prière de faire parvenir vos articles au moins 2 semaines avant la parution.

Recette : Brochettes de poisson blanc

Préparation : 15 min

Cuisson : 10 min

Portions : 10

Ingrédients:

600 g de poisson blanc (sole, turbot,
morue, etc.)
6 petites tomates
100 g de beurre à l'ail
sel et poivre au goût

1. Couper le poisson et les tomates en dés.
2. Embrocher les morceaux de poisson en alternant avec les morceaux de tomate. Chaque brochette devrait avoir env. cinq morceaux de poisson et quatre de tomate.
3. Faire cuire sur le gril en assaisonnant de sel et de poivre.
4. Servir avec le beurre à l'ail fondu.

Jeux

Trouvez le mot manquant entre parenthèses:

nudité (nuage) voilage

couteau (?) bâché

Solution dans le prochain numéro

Solution des jeux du n°16

PERMIS

En Bref...

Le feu à Mont-Calme !

Le 17 février dernier, vers 18h, un ventilateur défectueux a pris feu dans le local informatique au rez du bâtiment sud. Grâce à l'intervention du service technique et à l'arrivée rapide des pompiers, le sinistre a été rapidement maîtrisé. Il n'y a eu aucun blessé et le montant des dégâts n'est pas encore connu.

Où commence la maltraitance ?

Le 19 avril prochain à 14h, l'après-midi, une discussion ouverte à tous, personnel et résidants, portera sur la maltraitance dans une institution comme Mont-Calme. Celle que subissent les résidants, celle qui affecte le personnel, les deux phénomènes sont étroitement liés. Chantal Zeballos, infirmière au sud, qui vient de faire son travail de diplôme sur

le sujet, en parlera avec Delphine Roulet, psychosociologue, qui prépare une thèse à l'Université de Lausanne.

Sortie du comité des pensionnaires, le 13 février à Romainmôtier.

Les résidants de Mont-Calme ont été reçus en grande pompe au Prieuré de Romainmôtier par sa propriétaire Katharina von Arx. Ils ont été ravis d'apprendre l'histoire de ce « palace » historique et de déguster dans l'une de ses salles seigneuriales d'inoubliables tartes au citron et à la résinée. À refaire en été autour de tables en ardoise dressées dans la grande cour en galets qui sépare le Prieuré de l'Abbaye.



Quand nous étions petits...

Sur la photo du n°17, il s'agissait de Bela Dos Santos. Saurez-vous reconnaître cette petite fille ?

Mes 250 Mots ...

Béatrice Lemmenmeier



Petites confidences aux résidants

J'ai passé une partie de ma vie à vous découvrir, je n'avais aucune connaissance des établissements gériatriques, j'ai même eu peur de m'imaginer à votre place, dans une institution. Laisser son appartement, faire face à une maladie, à un handicap, partager sa chambre bref, toutes ces petites choses qui en font une grande.

Je me souviens d'une dame que j'allais voir régulièrement au 4e Nord, elle m'impressionnait par sa culture, son esprit critique, une ancienne infirmière au caractère bien trempé.

Je peux vous garantir qu'à l'époque, j'avais peur chaque fois que l'heure approchait, j'appréhendais ce qu'elle allait dire.

Peu à peu nous nous sommes mutuellement apprivoisées, elle me parlait de sa vie, en Amérique du Sud, des petits indigènes qui étaient comme ses propres enfants, de sa passion pour le monde. Une femme libre, qui n'aurait pas voulu vivre autrement que pour son métier, c'était son opinion et je la respectais.

Elle me confiait quelques livres que je lisais sans me forcer. Un jour, je suis montée la voir. Sa chambre était vide, elle était partie sans me prévenir pour ce voyage que l'on fait tous un jour et d'où l'on ne revient pas. Elle m'a fait voir et aimer la vie autrement, ça a été le début de bien d'autres rencontres tout aussi extraordinaires.

Aujourd'hui, je conserve ces instants uniques, gravés dans un coin de mon cœur. Je suis heureuse de vous retrouver chaque jour aux activités, je vous remercie de m'avoir fait comprendre que l'âge n'est qu'une infime partie de vous-même.

La kalachnikov de Lulu

par Lucette Bohren

En 39-45, enrôlée volontaire...

Pendant la guerre de 39-45, j'ai passé 896 jours dans la brigade de montagne 10. Avant, j'avais suivi un cours de la Croix-Rouge pour m'occuper d'enfants handicapés, j'étais nurse. On avait reçu un ordre de marche au début de la guerre mais les infirmières et nurses n'avaient pas encore été appelées, je me suis donc enrôlée volontaire. J'ai fait l'école de recrues à Montreux, à l'Hôtel Bristol, pendant deux ou trois semaines. On était vingt cinq femmes, en blouses et tabliers, toutes étaient en gris vert sauf moi qui étais en bleu avec l'insigne de la Croix-Rouge.

J'ai d'abord été postée à Morges parce que je pouvais loger chez mes parents. J'étais là avec la brigade 21, que des cyclistes genevois qui roulaient comme des fous pour entrer dans Morges ! Ils voulaient prendre des raccourcis entre les deux rues principales parallèles, il y a des petites rues qui les relient, et ils se rentraient les uns dans les autres ou loupaient le contour et rentraient dans les murs ! On les évacuait tout de suite après le premier pansement.

Sinon, on devait leur préparer le petit déjeuner à tour de rôle, il fallait de la force pour soulever les boilles de lait pour faire le cacao dans de grands chaudrons. J'ai toujours trouvé quelqu'un pour m'aider. On mangeait bien, quand les gens n'avaient pas d'entrecôte, nous on en avait. Les gosses venaient le matin chercher les restes avec un bidon avant d'aller à l'école. On leur donnait du cacao, c'était du bon cacao. Ou le bouillon à midi, les gens venaient le chercher avec des bidons de trois litres.

J'en ai eu vite marre d'être dans la même ville où j'habitais déjà avant, c'était pas l'aventure du tout, il fallait rentrer à 21h30, on nous contrôlait. Après, j'ai été direct au quartier-général à Lavey où on dormait dans des baraquements, sur des paillasses. De là, on faisait de la contrebande de cigarettes et de beurre au-dessus de Saint-Gingolph. J'avais envie de beurre et je ne fumais pas ! On discutait entre nous pour savoir où il fallait se rendre, il y avait plein de routes par où passer.

Il y avait déjà des combats en Savoie pas très loin. L'hôpital était plein de blessés, c'était dur et c'était pas beau. On passait la frontière avec le « train du Tonkin » pour ramasser les blessés français et allemands, les aider à

Le «j'aime / j'aime pas» de Jacques Lambelet

Jacques travaille à Mont-Calme depuis quinze ans, il s'occupe de l'atelier de chant, du journal et de la formation. Il est marié, a deux enfants.

j'aime

les gens compétents...

que ce soit mon garagiste ou mon boulanger, j'aime les gens qui font bien leur métier.

voir tomber la neige...

un paysage qui blanchit peu à peu, ce cycle immuable est un signe d'espoir magnifique.

les stylos-plumes...

je trouve l'objet bien plus séduisant qu'un stylo publicitaire sur lequel on est gravé le nom d'une boucherie chevaline.

manger...

j'adore manger, je suis toujours près d'un endroit où il y a de la nourriture.

être à la maison...

je me sens bien chez moi en famille. En déplacement, je n'hésite pas à faire plusieurs centaines de kilomètres pour rentrer dormir à la maison.



j'aime pas

quand une personne me dit ce que je pense...

cela donne lieu à des monologues absurdes comme « je sais que tu

penses que je suis un incapable, mais tu as tort de te fier à ta première impression ».

avoir les pieds mouillés...

comme avoir les mains sales, c'est une sensation désagréable.

la pluie sur la neige...

quand la féerie blanche se change en un tas de boue.

les ascenseurs...

j'emprunte les escaliers, j'ai la hantise de rester bloqué

l'odeur de la fumée froide...

cette odeur de brûlé me gêne énormément.

Nouveau centre de formation à Mont-Calme

Fortiche de chez Forti.CH



Afin de répondre à la demande croissante du personnel, M. Azau a décidé de mettre sur pied une structure interne chargée de favoriser la formation continue. Il a chargé Jacques Lambelet et Dominique Pavid qui viennent d'obtenir un brevet de formateur d'adultes, de la créer.

Cette structure, « Forti.CH » est indépendante des services de la Fondation. Elle a pour but de développer, favoriser, réaliser la formation et le perfectionnement dans le domaine de l'activité médico-sociale.

Pour centraliser les demandes et mener à bien une analyse des besoins en formation au sein de la Fondation, Jacques Lambelet et Dominique Pavid accueillent individuellement et de manière confidentielle les collaborateurs désireux de s'exprimer sur cette question.

Un bac est également disponible à la réception pour y déposer toute communication ou suggestion.

La formation est synonyme de remise en question, elle peut mettre à jour des dysfonctionnements. Elle ne peut toutefois résoudre tous les problèmes, son objectif principal est de mettre en valeur les compétences de chacun au sein de la Fondation Mont-Calme.

FORTI.CH

le logo du centre de formation

monter dans le train, leur donner à manger. Ils se jetaient sur la soupe, même la plus mauvaise de Mont-Calme, ils l'auraient mangée !

À Lavey, le brigadier Schwartz venait nous draguer, c'était un homme grand, large, épais, qui aimait les femmes et le vin, il dirigeait la brigade de montagne 10. Il voulait boire un verre avec nous mais on le mettait dehors. C'était surtout un bon cavalier. Présentez-lui un cheval, il oubliait tout, même son verre de vin !

Après, on est allées dans tout le Valais. Ils nous ont fait marcher de Sierre à la Cabane des Dix, j'étais tellement fatiguée, heureusement que les militaires nous portaient les skis, avec le sac ça faisait 25 kilos. J'avais de l'argent que je devais distribuer aux soldats ou bien ils nous disaient où l'envoyer, c'était leur solde, deux francs par jour. C'était pas beaucoup mais nécessaire pour les familles.

Sinon, j'ai passé six semaines au fort de Dailly et puis quelque temps aussi au Fort de Savatan où il y avait déjà des portes automatiques et une infirmerie extraordinaire. Il y avait pas mal de suicides dans les forts, certains ne supportaient pas l'enfermement, d'être éloignés de leurs familles aussi. En Valais, on m'a demandé si j'avais les pieds fourchus ! On leur racontait qu'en plaine, les gens se déplacent avec des pieds fourchus. J'ai enlevé mes chaussures – et c'étaient des souliers de ski ! – pour leur montrer mes pieds ! Ils sont obtus.

J'ai passé aussi un mois à l'Hospice du Grand Saint-Bernard. Il y avait 200 soldats et 8 douaniers pour patrouiller et garder le passage, douze moines, huit chiens... et moi ! On mangeait très bien, les moines faisaient une cuisine extraordinaire et ils étaient gentils. Je m'arrangeais à être bien avec tout le monde, trop bien avec personne. Je portais un tablier bleu avec la Croix-Rouge dessus et par dessus la capote militaire. Même avec la plus petite taille, les épaules me descendaient jusqu'au milieu des bras !

Quand l'Allemagne a attaqué le nord de l'Italie, on attendait là et quand une garde allemande se manifestait, on regardait avec des lunettes d'approche. On savait qu'il risquait d'y avoir des blessés et des morts, on

envoyait les chiens et suivant comment ils aboyaient, on savait où ils étaient. Les sanitaires y allaient alors avec le matériel, les ramenaient au refuge, on les soignait mais il fallait les rendre, même s'ils étaient gravement atteints.

En 1944, la situation était très tendue, l'Allemagne voulait traverser la Suisse pour attaquer l'Italie. Toute l'élite – les hommes de moins de 30 ans – était mobilisée. J'étais à Sursee où il y a eu des inondations, il y avait de l'eau jusqu'au pont des camions. J'avais une chambre réservée chez un médecin dentiste qui m'a demandé si j'étais protestante et quand j'ai dit oui, il m'a fichue à la porte ! Je suis allée alors voir le curé qui m'a dit « il y a l'écurie un peu plus loin » et j'ai dormi avec les chevaux.

Le lendemain, on est partis en camion pour Liestal, pas loin de la frontière, et on était tous confinés dans les casernes à attendre les ordres. La Suisse a dit aux Allemands « nos montagnes sont toutes minées » et ils ont passé par l'Autriche. Nous, on était avec nos téléphones de campagne. Être au téléphone nous tenait réveillées.

J'ai bien aimé le téléphone, j'aimais ces fiches qui permettaient de transmettre la même voix plus loin. Le plus beau service, c'est le service des renseignements, on communique avec des gens importants, il se passe des choses secrètes alors que nous, on est au courant mais on n'a pas le droit de les répéter. À Lavey, ils nous mettaient à l'épreuve. Le capitaine Masson, qui était le chef des renseignements, nous tendait des pièges. Un officier racontait par exemple quelque chose de piquant qu'on aurait aimé raconter. Mais je ne me suis jamais laissée prendre. Et même maintenant, je sais des choses mais je ne sais rien, c'est tout. J'ai oublié aussi mais si je revoyais mes affaires militaires, peut-être que des choses me reviendraient.

Après la guerre, on s'est occupés des réfugiés à Neuchâtel, dans des camps de Suisses qui fuyaient l'Allemagne envahie par les Russes et arrivaient de Breslau par Bâle. Ils sont arrivés dans un état inimaginable, marqués au fer rouge. On devait relever le numéro, les inscrire, les faire passer à la douche. Il y avait beaucoup de Fribourgeois et de Valaisans qui vivaient là-bas, des fromagers expatriés qui ne connaissaient rien de la Suisse. Ils pleuraient de reconnaissance.

Aujourd'hui où il atteint 12%, Mont-Calme dépense entre 140 000 et 160 000 francs par an en rémunération d'intérimaires, soit 2% de sa masse salariale de sept millions.

L'objectif actuel est clair : réduire le taux d'absences à 8%. Mont-Calme a déjà mis en place une garde d'enfants, des consultations psychologiques gratuites mais se montre aussi vigilant et tient des statistiques serrées. « Nous suivons la situation de près », affirment MM. Azau et Michaud.

M. Michaud tente de réduire les absences par plus de « sollicitations », en allant chercher le pourquoi d'un « j'ai mal au dos » répété, tout en évitant d'être intrusif. Parfois, une pathologie bien réelle doit être orientée vers des conseils de santé. Mais parfois aussi, les absences se produisent entre deux périodes de congé et demandent alors à être davantage contrôlées. Quand les absences se répètent, M. Michaud demande un certificat médical dès le premier jour même si il est avéré que certains médecins ont le certificat facile : Mont-Calme a porté plainte récemment contre un médecin qui a émis un certificat maladie pour un employé qui lui avait téléphoné de l'étranger et qu'il n'avait donc même pas vu !

Le taux d'absences est-il le même dans toutes les équipes et les secteurs alors qu'on dit qu'une équipe de psychogériatrie, par exemple, est et doit être plus solidaire et se serrer davantage les coudes ? Est-il vrai que plus quelqu'un a de responsabilités, moins il se permet d'absences ? Est-on davantage absent parce que le système se dégrade ? Les absences sont-elles moins bien tolérées aujourd'hui ?

Autant de questions parmi d'autres que nous aimerions discuter avec vous, les soignants, lors d'un débat que nous organiserons prochainement.

Absences du personnel

Le taux doit baisser!

par Isabelle Guisan

Les résidants relèvent périodiquement que leur étage manque de personnel à cause des absences de l'un ou l'autre employé. Ils se plaignent à juste titre, admet M. Michaud, responsable des soins, puisque le taux actuel de 10 à 12% d'absences est élevé. C'est « malheureusement », situe M. Azau, celui que l'on rencontre en général dans les EMS et le monde hospitalier où le travail avec le handicap physique et/ou psychique est considéré comme difficile et pénible. Ce taux a représenté, en décembre 03 et janvier 04, une centaine de journées de travail perdues pour l'institution. Au-delà des gripes hivernales, il y a eu beaucoup d'absences longue durée, des problèmes de dos, des maternités, des interventions chirurgicales comme aussi des absences pour cause de formation.

Les profiteurs systématiques sont rares et ne restent pas longtemps à Mont-Calme. Le plus souvent, les absences prolongées ou répétées sont le fait d'employés qui se retrouvent soudain confrontés à une accumulation de facteurs, familiaux notamment. M. Michaud relève qu'on sent chez les employés quand ils n'ont pas trop de soucis à la maison et que le personnel plus âgé est plus résistant ou plus stable dans son mode de fonctionnement. Mais par ailleurs, le rapport au travail change, les employés sont plus individualistes et veulent répondre à davantage de sollicitations extérieures. Certains semblent avoir plusieurs emplois, ils assument une conciergerie ou travaillent à temps partiel dans une autre institution.

Politique contestée au sein de Mont-Calme, les absences longue durée ne sont pas remplacées systématiquement ni automatiquement. M. Azau affirme que Mont-Calme dispose d'une marge de 10% entre la dotation de base en personnel et les besoins réels de l'institution. Il préfère disposer d'une main d'œuvre stable, dotée de contrats corrects, plutôt qu'opter pour une dotation flottante de personnel dont le statut serait forcément plus précaire. Tout devrait ainsi aller pour le mieux si l'absentéisme ne dépassait pas 10%.

J'ai aimé l'armée ! On est foncièrement suisses dans la famille. Mon papa était un bon soldat, très militaire, qui avait déjà été posté à la frontière pendant la guerre de 14-18 et qui est reparti en 1939 avec mes deux frères. C'étaient tous de bons tireurs, on a appris avec mon père au jardin, il mettait des cibles contre le poulailler. Mes neveux et nièces aussi sont de bons tireurs, plusieurs ont été couronnés dans des abbayes.

J'aime bien ces sensations, le fait qu'il faut se défendre, je ne fuyais pas le danger.

Et nurse pendant la guerre du Liban...

Au Liban, j'ai appris à tirer avec une kalachnikov ! La famille pour laquelle je travaillais avait deux appartements dans un immeuble de neuf étages sur la seule colline qui existe là-bas à Beyrouth et on nous tirait dessus depuis le port. C'est agaçant, on ne sait jamais où les balles arrivent et elles n'arrivent pas toujours sur les murs. Une fois, une balle m'a frôlé le bras et j'ai risqué plusieurs fois quand les « voisins » de l'autre côté tiraient. Mon patron m'a dit « j'achète un fusil ou pas ? J'aime pas trop ces engins... ça vous fait rien qu'on en ait un dans la maison ? ». J'ai dit « non, il faut que je puisse me défendre quand je suis seule dans la maison si les miliciens font sauter les portes ».

Alors, il a acheté une kalachnikov avec des balles et il m'a demandé « où est-ce que je les cache ? ». « Y a que votre chambre de valable, avec les grandes armoires et le coffre », je lui ai répondu. « Bon, on les met dans le coffre ». Un soir, il était là quand ça tirait depuis les bateaux et le port. Lui, il était petit et dodu, il osait pas toucher le fusil. Je lui ai dit « on va pas se laisser faire, on va leur répondre. Je vais l'armer et vous allez quitter la chambre comme ça si jamais je tire à l'envers... ». Les tireurs se cachaient dans les palmiers dattiers. Je ne sais pas si j'ai touché quelqu'un.

Ca m'agaçait : pourquoi ils vous tirent dessus alors qu'on leur a rien fait ? Ils voulaient nous faire peur et moi, j'ai voulu aussi leur faire peur. Un charcutier suisse qui était du côté musulman m'a dit « dis donc Lulu, vous êtes des salauds, vous nous tirez dessus ! » « Et pis vous ?! » « Moi, je tire de ma fenêtre ! » « Eh bien, moi aussi ! ».

Visite des infrastructures du sous-sol

Au cœur de Mont-Calme

par Jacques Lambelet

Lors de la présentation de la Fondation au nouveau personnel, nous avons découvert les entrailles de la maison. Visite guidée avec l'expert des lieux, notre concierge professionnel, Carlos Weguener .

La chaufferie, la buanderie, la morgue, l'atelier technique, les stocks de matériel et de nourriture, les frigos, le central téléphonique, le système d'alarme : le sous-sol du bâtiment sud abrite toute une infrastructure invisible mais indispensable.



Carlos explique le fonctionnement de la chaufferie au nouveau personnel

La chronique du professeur Haerdi

Le diamant, né de la terre

par Werner Haerdi

Si vous avez l'occasion de toucher un diamant, vous entrez en contact avec les origines de la Terre ! En effet, les diamants se sont formés peu de temps après la naissance de notre planète il y a plus de deux milliards d'années.

C'est dans le manteau terrestre, à plus de 150 km de ce qui est aujourd'hui la surface de la terre, qu'un équilibre très particulier entre de très hautes pressions (env. 60'000 atm) et des températures élevées (env. 1500 degrés) a permis au diamant de se cristalliser à partir du carbone. Le diamant est donc un morceau de carbone pur sous sa forme la plus concentrée et la plus rare qui est né au cœur de la terre et que l'on trouve accidentellement à sa surface, extrait des profondeurs par des éruptions volcaniques.

Ce cristal ne devrait pas exister dans notre environnement où les pressions sont relativement basses. D'ailleurs, il se transforme en graphite, la forme cristalline stable du carbone. Heureusement, cette transformation est très lente, elle se mesure en dizaines de milliards d'années ! Les possesseurs de diamants peuvent donc se rassurer, ce n'est pas demain qu'ils verront leurs bijoux se transformer en vulgaire mine de crayon !

D'autre part, le diamant est inflammable ! C'est au milieu du XVII^{ème} siècle que l'on démontra qu'il « disparaissait » sous l'influence d'une forte chaleur. Cette constatation est aujourd'hui logique puisque, constitué de carbone, le diamant est un combustible au même titre que le graphite, la suie, le charbon, le bois, le papier... Le diamant brûle donc en formant avec l'oxygène de l'air, du gaz carbonique.

Enfin, la forme du diamant brut, proche de celle de la pyramide, évoque les mêmes symboles universels de vérité et d'éternité qu'elle. En astrologie occidentale, le diamant symbolise le soleil, le mois d'avril et le signe de la Vierge. Les Grecs, en associant les mots « adamas » (indomptable) et « diaphanès » (transparent) pour nommer le diamant, évoquent parfaitement les qualités de cette pierre si rare : dureté et limpidité. C'est au XIV^{ème} siècle que la technique de la taille apparaît : le diamant peut enfin livrer les trésors de son éclat !

Petit groupe du bâtiment sud

Des amis de longue date

Depuis quelque temps déjà, un petit groupe d'amis se réunit régulièrement l'après-midi au rez sud, il s'agit des couples Jomini, Favre et Zurbruchen. Depuis plus de quarante ans, ils se sont croisés à maintes occasions et ont partagé les mêmes passions.

M. Jomini et M. Zurbruchen se sont rencontrés au collège de la Mercerie à Lausanne. Plus tard, alors que l'un faisait partie de l'équipe de football de la réserve de Lausanne, l'autre était caissier du Lausanne-Sport. M. Favre a joué au foot également dans l'équipe des juniors avec M. Zurbruchen (1934-1939), puis il s'est tourné vers l'athlétisme, discipline pour laquelle il avait des dons particuliers. Il figura parmi les meilleurs Romands dans le 400 et le 800 mètres et en saut en longueur, il fut également champion suisse en course de relais 10x100 mètres.

Lorsque M. Jomini a pris la direction de la fanfare des collègues, il a eu, parmi ses élèves, le fils Favre. Les deux familles se sont rencontrées souvent lors de concerts et se sont liées d'amitié. Enfin, leurs enfants, Claude Jomini et Philippe Favre, ont épousé deux sœurs, ce qui a encore resserré les liens familiaux. Mardi 16 mars, alors que le printemps explosait dehors, Mme Denise Favre est décédée, endeuillant ce groupe d'amis si soudé.



La chaufferie, lieu impressionnant interdit au public, rempli de tuyaux et de vannes multicolores où le visiteur se déplace à plusieurs centimètres du sol sur des grilles métalliques. Carlos nous explique que la chaleur nous parvient de l'usine Pierre-de-Plan située à quelques kilomètres de Mont-Calme, sous forme d'eau surchauffée à 170°. Un échangeur fait descendre la température à 80° et répartit la chaleur dans le système de chauffage, la ventilation et le circuit sanitaire.

En hiver, l'air de la ventilation est chauffé à 24° et le circuit d'eau chaude à 65°, température maximale autorisée afin d'éviter la propagation de la légionellose dans les tuyaux.



Notre visite se poursuit à la buanderie où les machines à laver tournent sans arrêt de 7h00 à 17h00. Le personnel de la buanderie fait 90 machines de 20 kilos par jour. Quatre personnes y travaillent. Hormis le lavage et le repassage du linge, leur tâche est aussi de recoudre les habits des résidents, de faire des draps-housse et des ourlets pour les pantalons trop longs. Le quotidien de mesdames Barbosa et Teixeira. C'est à la buanderie que l'on trouve les blouses de travail, chaque soignant a une blouse par jour personnalisée à son nom.

Carlos nous conduit ensuite dans l'abri où est stocké tout le matériel relatif à l'intendance, assiettes, balais, produits de nettoyage et matériel médical. A côté de l'abri se trouve l'économat, il contient deux chambres froides pour le stockage des denrées alimentaires périssables.



En face il y a le central de sécurité où se fait la gestion des alarmes. Ce central est relié aux téléphones des employés du service technique et la nuit, directement à la centrale des pompiers. En cas de panne d'électricité, ce système fonctionne sur batterie. Quelques heures après notre visite, l'alarme se déclenchait au bâtiment sud suite à l'embrassement d'un ventilateur dans le local informatique. La rapidité avec laquelle les pompiers sont intervenus nous a convaincus de l'efficacité de ce système.

Au fond du couloir, on trouve la pharmacie, le local de nettoyage, le central téléphonique et la morgue, deux pièces exiguës qui accueillent les corps des défunts pendant quelques heures, le temps de les préparer pour l'ensevelissement.



Les nouveaux portables

Nouveau central téléphonique.
Courant mars, le nouveau central téléphonique devrait être opérationnel.
À la réception, le standard sera remplacé par un système informatique géré à l'écran, le nombre de lignes supplémentaires offrira la possibilité aux résidents du bâtiment sud d'avoir, si ils le souhaitent, un téléphone fixe dans leur chambre.
Les téléphones portables du personnel sont remplacés par des modèles plus petits et légers, avec davantage de fonctions, dont l'accès à un répertoire d'environ mille numéros.